

Kritik unterworfen. Dieses Kapitel ist von besonderem Wert und von allgemeinerer Bedeutung für die Philologie, denn es wurden hier Gesichtspunkte auch zur Einschätzung der Unterschiede zwischen der literarischen und stilistischen Gültigkeit und Wirkung der deutschen und der tschechischen Sprache ausgearbeitet. — Petr konstatiert, dass sich der Arbeit des deutschen Übersetzers unüberwindliche Hindernisse in den Weg stellen; die deutsche Übersetzung mildert gegenüber dem Original die sprachliche Schockierung der Konvention. Petr befasst sich auch mit dem Problem des „Prager Deutsch“ (mit Berufung auf Kisch und Trost), und kommt zu dem Schluss, dass die Sprache in Grete Reiners Übersetzung nicht Prager, sondern Kleinseitner Deutsch ist, gesprochen von zweisprachigem Kleinbürgertum. Es besteht die Gefahr, dass die Sprache Schwejk als gelerntes Deutsch eines Ausländers wirken kann — während im Original Schwejk eine ur-volkstümliche Schicht seiner Muttersprache handhabt.

Petr bespricht dann Aufführungen von deutschen Theaterbearbeitungen des Schwejkstoffes, ihre Bedeutung und ihr Verhältnis zum Original. Die detailliert analysierte Aufführung von Erwin Piscator wird gewertet als „das erste epische, von Hause aus nichtdramatische Werk“ (S. 111) in Deutschland, im Dienste aktueller politischer Auseinandersetzungen. Daran wird eine breitere Wertung der Rolle geknüpft, die Piscator im Bereich des fortschrittlichen Theaters in Deutschland gespielt hat. Umfangreiches Material wurde zur Geschichte aller Varianten der deutschen Theater- und Filmbearbeitungen des Schwejkstoffes gesammelt.

Brechts „Schweyk im zweiten Weltkrieg“ kommentierend, ist sich Petr bewusst, dass Brecht etwas Selbständiges geschaffen hat, mit einer anderen Zielsetzung als Hašek, kann aber trotzdem gewisse Vorbehalte gegen die Brechtsche Erfassung und Aufstellung der Schwejkproblematik nicht unterdrücken, und zwar gerechtfertigterweise. Denn: weder entsprechen tschechische Soldaten in Hitlers Armee den Tatsachen, noch die Bedingungen und die Atmosphäre der Nazierrschaft einem Milieu, das Schwejkgestalten produzieren kann. Von Hašek wird Schwejk dem behördlichen Blödsinn gegenübergestellt, der österreichisch-ungarischen Lächerlichkeit oder, im Falle einer weiteren und allgemeineren menschlichen Perspektive, der Absurdität der Lebensordnung in der Ära des Imperialismus überhaupt. Doch vis à vis dem nazistischen Grauen muss Schwejk seine Qualität eben als Schwejk verlieren und kann nur durch grundsätzlich andere, spezifische Werte, Eigenschaften und Figuren von Verteidigern der Humanität in einem antifaschistischen Werk ersetzt werden.

Ludvík Václavěk

Léopold Sédar Senghor. Présentation par Armand Guibert. Poètes d'aujourd'hui, No 82. (Paris, Editions Pierre Seghers, 1963, 211 p.)

C'est pour la première fois que le non d'un poète africain d'expression française apparaît sur la liste des écrivains dont l'œuvre est présentée dans la première centaine de volumes des „Poètes d'aujourd'hui“. Léopold Sédar Senghor est, sans doute aucun, l'un des représentants les plus importants de cette poésie africaine qui, fondée sur la culture et la civilisation françaises, se développe, depuis quelques années, dans les conditions favorables des anciennes colonies françaises devenues libres et indépendantes. Il est peut-être le meilleur représentant d'une partie de la poésie d'aujourd'hui, de celle qui, tout en restant encore aux débuts de son développement, témoigne pourtant d'un aspect essentiel de l'évolution artistique des années d'après-guerre. Celui d'un essor culturel puissant des nations de l'Afrique noire qu'on peut suivre à partir de 1945 en général, et du début des années 60 en particulier.

Il n'est pas facile pour un lecteur dont l'intelligence et la sensibilité sont formées par la culture et par la littérature européennes, de comprendre et de goûter la poésie africaine contemporaine. La différence des conditions et du milieu dans lesquels la nouvelle poésie africaine prend naissance et qui ont pour résultat son caractère original, est trop sensible. L'auteur de l'essai qui ouvre le volume sur Senghor, M. Armand Guibert, le sait très bien. C'est pourquoi il a consacré une large partie de son introduction à l'évocation de l'atmosphère de l'Afrique de l'Ouest et de la vie au Sénégal (dont Senghor est le chef d'État) pour faciliter au lecteur la compréhension de cette poésie singulière et pleine de sonorité et d'images exotiques. Sans surcharger son essai de dates et de noms (nous aurions pourtant aimé voir quelques dates et quelques données concrètes sur la vie du poète), M. Guibert étudie la formation esthétique et littéraire de Senghor, ses années d'études en France, qui ont posé les fondements de la culture et de l'art du poète, aussi bien que son activité et sa vie au Sénégal, le rôle que la nature et le peuple sénégalais jouent dans son œuvre. Le lecteur peut donc suivre les deux composants de l'œuvre de Senghor. D'une part, celle-ci s'insère

tout naturellement dans l'évolution de la poésie française et rejoint, comme l'a remarqué G. Picon, les tentatives prosodiques de Péguy, Claudel, Perse, Jouve et d'autres poètes français. D'autre part, l'œuvre lyrique de Senghor garde cette expression inimitable de la poésie africaine, les images, la sensibilité et le style bien différents de ce qu'on peut trouver dans la littérature de la France métropolitaine. Citons, à titre d'exemple, cette *Femme noire*, poème qui, parmi les pièces qui forment la petite anthologie comprise dans la deuxième partie du livre dont nous parlons, fait voir très bien la double source, française et africaine, de la poésie de Senghor.

Le livre avec l'essai sur la vie et l'œuvre du poète, avec le choix de ses poèmes et la bibliographie de ses œuvres, est un bon livre d'introduction à la poésie de Senghor. Il montre tous les éléments essentiels de l'art du poète avec une telle évidence qu'il invite en même temps le lecteur à poursuivre la lecture de l'œuvre poétique de Léopold Sédar Senghor.

Jaroslav Fryčer

Pierre de Boisdeffre, *Métamorphose de la littérature*. T. I: De Barrès à Malraux, t. II: De Proust à Sartre. (Paris, Éditions Alsatia, 1963, 544 et 476 p.)

Les deux volumes d'essais de psychologie littéraire qui ont valu à leur auteur le Grand Prix de la Critique en 1950, viennent de paraître dans une nouvelle édition entièrement refondue. Il suffirait peut-être de mentionner que ce livre est réédité pour la cinquième fois pour mettre en évidence qu'il s'agit sans doute d'une œuvre qui vaut d'être lue et méditée. D'autant plus encore qu'il s'agit d'une œuvre critique écrite sur un ton polémique et très subjectif. Ce caractère essentiel du livre est souligné même par les mots mis en tête du livre et tirés de Baudelaire, sur la critique qui „doit être partielle, passionnée...“. Et on sait très bien que les opinions prononcées dans une polémique ou dans une discussion vieillissent parfois trop vite.

Le livre de M. de Boisdeffre n'a rien perdu de son actualité. Bien des idées, bien des analyses restent encore aujourd'hui neuves et suggestives. Mais notre point de vue a évidemment changé pendant les treize années qui se sont écoulées dès sa première édition. Ajoutons que, entre autres, aujourd'hui plus encore qu'en 1950, certaines idées de l'auteur sur les problèmes économiques, politiques, sur les pays socialistes, etc., qu'on trouve çà et là dans son livre, nous paraissent, disons, très peu fondées. Le livre avait été écrit par un auteur ayant à peine dépassé l'âge de vingt ans. A savoir par un jeune critique appartenant à la génération qui, pendant la guerre et dans les premières années après l'armistice, cherchait de nouvelles perspectives, des réponses „aux grandes questions d'un monde déboussolé“. La première moitié de notre siècle a posé de nouvelles questions sur l'humanité, la place de l'homme dans le monde, bref sur ce qu'on appelle la condition humaine. À l'époque qui a bouleversé les valeurs morales, éthiques, l'auteur considérait comme „bien vains les livres qui ne nous apprennent rien sur la condition humaine“ (24). Ce point de départ choisi par M. de Boisdeffre pour l'analyse de certains aspects de la littérature contemporaine, a imposé à son livre un ton de polémique, de dialogue avec les œuvres des plus grands représentants de la littérature française contemporaine, celles de Barrès, Gide, Mauriac, Bernanos, Montherlant, Malraux, Proust, Valéry, Cocteau, Anouilh, Sartre et Camus.

Aujourd'hui, le livre représente, d'une part, un document précieux sur la situation intellectuelle et artistique d'une partie de la jeunesse française d'après 1945. De celle qui cherchait, comme le faisait l'auteur du livre, ses maîtres parmi les écrivains qui s'intéressaient de préférence aux problèmes de l'humanité et qui étaient plus ou moins chrétiens. On a constaté déjà à l'occasion de la première édition du livre que M. de Boisdeffre, surtout dans le premier volume, avait peint une galerie d'artistes chrétiens. C'est pourquoi l'auteur du livre tâche de découvrir avant tout les étapes de la pensée des écrivains étudiés et de leurs rapports avec le christianisme, leurs réponses aux problèmes de la condition humaine, en analysant, parfois assez sommairement, leurs œuvres principales, le plus souvent suivant l'ordre chronologique. Ajoutons que ces analyses concernent presque exclusivement le domaine des idées, les problèmes artistiques étant abordés très rarement.

D'autre part, le présent livre nous donne l'occasion de méditer une autre chose encore. À savoir si les conceptions philosophiques des auteurs analysés, les idées qu'ils se sont faites sur l'homme et sur son destin, peuvent encore aujourd'hui suffire comme point de départ pour ceux qui sont à la recherche des problèmes concernant la „condition humaine“. Ici, il n'est pas important si la réponse à cette dernière question soit oui ou non; cela dépendra de la position philosophique du lecteur. Ce qui reste hors de doute, c'est que le livre